



Numéro : 30

Octobre 2012



Photo Jacques Saraben

Un héron ne vit pas que de goujons...

GAVAGE D'OIES ET DE CANARDS À ALLES.

Après la première guerre mondiale les fermes abritaient toutes les générations d'agriculteurs depuis les jeunes enfants jusqu'aux grands-parents et quelquefois les arrière-grands-parents. Les adultes allaient aux champs, les femmes comme les hommes ; quant aux personnes plus âgées, elles restaient à la maison pour garder les jeunes enfants et effectuer des tâches moins pénibles. Parmi celles-ci, il y avait l'élevage des oies ou des canards, parfois les deux. Chaque ferme avait son élevage de douze ou dix-huit de ces palmipèdes. Ils étaient achetés sur les foires soit jeunes en avril, soit prêts à gorgier en octobre. Les oisons achetés au printemps grandissaient à la ferme, après les moissons, on les gardait sur les chaumes où ils mangeaient goulûment les épis oubliés.

En octobre, il fallait faire la provision de maïs pour le gavage. C'était l'occupation du grand-père.

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Gavage d'oies et de canards à Alles par Michel ROBIN (*pages 2 à 4*).

Dépêches télégraphiques à Périgueux en 1870 par Gérard MARTY (*pages 16 à 22*).

Le Bugue au temps du cours complémentaire par Gérard MARTY (*pages 5 à 7*).

RUBRIQUE PASSION

LABEGORRE et les mystères du visage par Bruno LAJOINIE (*pages 8 et 9*).

Pays et cohérence territoriale par Jean CHAUSSADE (*pages 10 à 12*).

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY (*pajas 11 a 13*).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (*pages 11 à 13*).

RUBRIQUE ACTUALITÉS

Une chouette à l'école (*page 12*).

6^e après-midi artistique aux Salveyries (*pages 15 et 16*).

Une association efficace (*page 24*).

Sur votre agenda (*page 24*).



1681. - I. Guiraud, à Sarlat - Cliché Vaudel

Collection Jean Batailler

Marché aux oies à gaver en Sarladais

S'il n'y avait pas encore d'égreneuse manuelle, il fallait se débrouiller avec les moyens du bord. Le grand-père avait recours aux anciennes poêles à crêpes utilisées dans les grandes cheminées anciennes. Ces poêles étaient munies d'une longue queue en fer de 130 à 150 cm pour se protéger de l'ardeur du foyer. Il s'asseyait sur la queue de la poêle, prenait les épis de maïs un à un de son panier et les appuyait fortement sur l'angle métallique de la queue. Par un mouvement tournant en serrant l'épi de maïs des deux mains, il arrivait à séparer les grains de leur support que l'on appelait « cadouflet » et qui pouvait alimenter le feu de la cheminée. Il récupérait les grains en dessous, dans un panier.

Le gavage commençait quelques jours après la Toussaint et durait 6 semaines. La grand-mère préparait la ration de maïs matin et soir. Dans un récipient contenant le maïs, elle versait de l'eau tiède et y ajoutait une ou deux cuillerées de graisse de cuisine afin que la préparation glisse mieux.

Pour faire ingurgiter le maïs au palmipède, la fermière s'accroupissait, le calait entre ses genoux et introduisait dans le bec un entonnoir dont le tube mesurait une vingtaine de centimètres. Très vite ces entonnoirs ont été munis d'une manivelle qui, en tournant, facilitait la descente du maïs dans le jabot de la bête.

Il fallait veiller à équilibrer l'eau et le grain et vérifier le remplissage du jabot en tâtant le cou de l'animal. Quand elle jugeait que la quantité était suffisante, et cette quantité augmentait au cours des semaines de gavage, la fermière retirait l'entonnoir et ajoutait un quignon de pain au-dessus du maïs pour éviter des régurgitations.



Photo Gérard Marty
**Entonnnoirs de gavage
« Le Filon » fabriqués par
L. Laboudie à Payrac (Lot)**



Collection Jean Batailler
**Gaveuse d'oie utilisant un entonnoir
du type ci-dessus. Le garçon tient une
bassine contenant le maïs**

À l'issue du gavage, les oies ou les canards, enfermés dans l'étable, se déplaçaient plus difficilement et il fallait procéder au sacrifice : un jour pour les tuer et les plumer, un autre pour les vider et les dépecer et la cuisson de toute cette chair pouvait commencer.

La cuisson se faisait à feu doux dans de grandes marmites dans lesquelles la graisse fondait en cuisant les quartiers, les ailes, les cous farcis, la viande coupée menue, les gésiers, les boyaux nettoyés à la Dordogne et même les pattes car rien ne se perdait. On avait recueilli le sang dans des assiettes contenant de l'ail haché pour préparer le fameuse sanguette, cette délicieuse sauce aux petits oignons. Les carcasses entraient dans la préparation du vermicelle servi le dimanche suivant lors de la réunion de la famille conviée à fêter l'évènement. Les foies qui faisaient l'orgueil de la maison étaient cuisinés séparément et conservés en bocaux stérilisés.

On retirait des marmites les quartiers, les cous, les ailes, les gésiers qui étaient conservés sous la graisse dans des pots en grès que l'on appelait « toupines ». La peau des cous, soigneusement recueillie était farcie à la chair à saucisse et aux morceaux de foies gras et, si possible, agrémentés de truffes. Tous ces confits, étaient donc placés dans les pots en grès et recouverts de graisse fine.

La graisse avait une fonction de conservation et servait également dans la cuisine périgourdine. Elle réhaussait de manière incomparable les pommes de terre à la sarladaise.

Il restait encore au fond des marmites, quand toute la graisse avait été enlevée et mise en pots, les grillons qui servaient aux petits déjeuners l'hiver et aux « quatre-heures » des chauds après-midis d'été, au retour des champs.

En ce temps-là, les oies étaient plumées à la main de sorte que les plumes pouvaient être utilisées. Certes, on n'était plus à garder les grosses plumes des ailes pour écrire, mais on conservait les plumes les plus légères pour les coussins et on recueillait à part le duvet qui pouvait garnir les édredons moelleux de nos lits anciens. Les chambres étant rarement chauffées, les couvertures piquées en laine et ces épais édredons offraient en hiver une saine chaleur.

Note : D'après les propos recueillis, en son temps, auprès de Fernand Marty

Michel ROBIN

Secrétaire de l'Association «**Jeunesse Alloise**».



Gavage à l'ancienne, l'entonnoir ne possède pas la manivelle pour entraîner le grain

Collection Jean Batailler

LE BUGUE AU TEMPS DU COURS COMPLÉMENTAIRE (SUITE)

À côté du boulanger s'ouvre toujours un salon de coiffure pour hommes. Celui-ci avait la faveur de beaucoup d'élèves du Cours complémentaire que la femme du coiffeur avait fini par appeler ses enfants. Ils venaient s'ajouter à ses cinq garçons. Pourquoi une telle fidélité ?

Je pense qu'elle était due à l'art du coiffeur pour entretenir tout au long de la journée une conversation toujours animée qui ne s'arrêtait qu'à la fermeture du salon. On y apprenait par exemple une nouvelle poussée de champignons trouvés dans les bois du Bugue et des communes avoisinantes.

On pouvait savoir si les premières cueillettes seraient prometteuses ou si au contraire il ne s'agissait que d'un feu de paille. Les spécialistes venus de ces communes savaient apprécier la quantité d'eau tombée récemment et surtout la position de la lune qui, comme chacun le sait, règle de manière irrévocable la poussée des délicieux bolets qui, selon certains, croissent d'un seul jet dans l'humus fertilisant accumulé sous les chênes ou les châtaigniers.

Les avis sur les quartiers de cette fameuse lune n'étaient pas toujours concordants et des chercheurs curieux et méticuleux affirmaient qu'un champignon peut mettre plusieurs nuits pour atteindre une taille intéressante. Et d'appuyer leurs dires sur des expériences conduites par eux-mêmes sur des spécimens dont ils étaient sûrs qu'un autre chercheur ne pourrait venir les cueillir entre temps. Ces spécialistes citaient les lieux où ils avaient remplis des paniers et des paniers tout en ménageant suffisamment d'imprécisions pour qu'on ne puisse s'y rendre.

Cependant, la discussion prenait toute son emphase lorsque un ancien joueur de rugby, après avoir commenté le match du dimanche, racontait les exploits passés du BAC, le fameux Bugue Athlétic Club. Il y était plus question de la façon adroite et sournoise dont un joueur s'était débarrassé d'un adversaire plus habile que lui dans le maniement du ballon ovale que des mauvais après-midis subis par l'équipe. On supputait les chances pour le prochain match d'une équipe qui, il faut le dire, réussissait bien dans sa catégorie. Revenait souvent sur le tapis le mémorable après-midi où joueurs et spectateurs s'étaient emparés des échelas de la vigne longeant le stade pour régler un avis différent sur la manière d'arbitrer au temps où les sanctions fédérales étaient moins sévères.



Photo Gérard Marty

La boutique de boulanger et le salon de coiffure, toujours au même endroit

Et le public du salon d'apprécier cet épisode glorieux du BAC qui s'était achevé à coups de *carrassonnes*⁽¹⁾ et qui, avec le temps, prenait l'ampleur de la bataille de Castillon !

Il n'était pas rare de voir apparaître Léon, le porteur de télégrammes. Petit homme assez malingre, il délivrait les dépêches en pédalant à perdre haleine sur une antique bicyclette de femme. Il s'arrêtait au salon un instant pour annoncer qu'il venait d'améliorer le temps de parcours de son dernier trajet. Le public ne manquait pas de le féliciter et de lui prédire un temps encore plus extraordinaire, s'il avait eu un « bon vélo », comme les coureurs du Tour de France.

Quand la conversation mollissait et que le public s'y prêtait, le coiffeur racontait la pêche à la noisette percée qu'il pratiquait, disait-il, avec le plus grand succès. Il avait l'art de piquer la curiosité de son auditoire et il y avait toujours un curieux qui demandait comment il procédait. Le coiffeur répondait alors sur le ton de la confiance :

– Il te faut ferrer quand tu entends que le poisson casse la noisette pour voir ce qu'il y a dedans !

Resté fidèle à ce coiffeur, j'y suis revenu quelques années plus tard alors qu'un de ses fils l'aidait dans son travail. J'ai eu le plaisir de constater que l'ambiance n'avait pas changé mais qu'une nouvelle histoire était venue s'ajouter au répertoire.

Le spoutnik avait fait retentir dans le ciel son bipbip révolutionnaire et narquois si bien que les Buguois avaient conçu, pour le corso fleuri des fêtes de la Saint-Louis, un char en forme de fusée sur lequel prenaient place de jeunes et belles Buguoises.

⁽¹⁾ piquets de vigne

Les fêtes terminées, l'engin avait été rangé dans un hangar puis oublié. On ne sait comment, plusieurs mois plus tard, quelqu'un retrouva la fusée en carton abandonnée et la mode étant aux extra-terrestres, se dit qu'il pourrait en tirer parti. Il porta de nuit l'engin dans un fourré sur la colline dominant Le Bugue puis répandit adroitement le bruit qu'il avait vu quelque chose d'étrange dans le bois de Fu-fu.

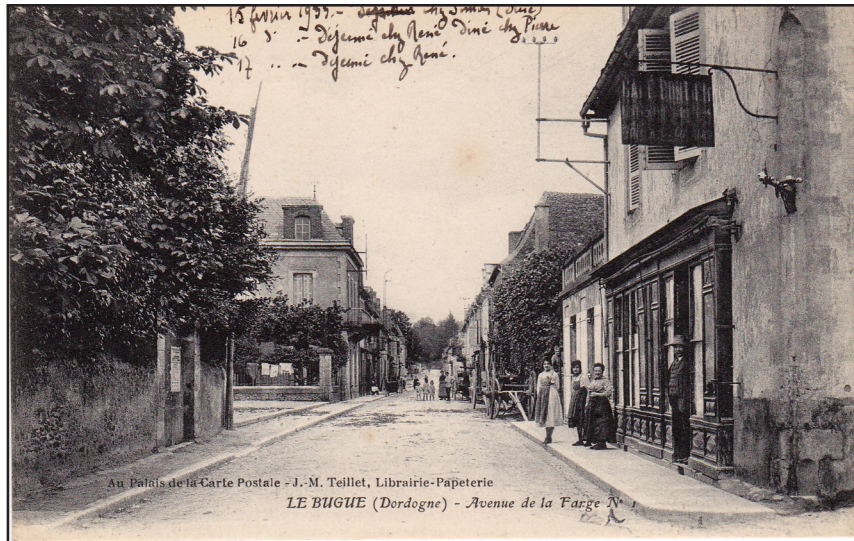
Des éclaireurs allèrent voir, sans trop s'approcher par crainte d'un danger inconnu. La rumeur amplifia si fort qu'un ancien militaire déclara que les choses ne pouvaient en rester là et monta une expédition armée pour tirer la chose au clair. Il prépara sa troupe au combat en embuscade et après une prudente manœuvre d'approche et d'encerclement parfaitement commandée et exécutée, on ne put que constater l'absence de martiens !

Quelques initiés s'étaient cachés dans les broussailles pour observer la déconvenue des valeureux assaillants et narrer l'aventure le plus largement possible et avec tous les détails.

En reprenant la promenade sur la rue de Paris, en face du coiffeur s'ouvraient une épicerie dont les enfants étaient nos anciens au Cours complémentaire et une boucherie.

À l'angle de la rue de Paris et de la rue Bastière, une pharmacie toute neuve s'était ouverte. Elle remplaçait une ancienne boutique qui figure sur une carte postale de années 30.

Cette rue Bastière était, à cette époque, la rue du cinéma. Une salle de projection y avait été installée par l'éditeur de cartes postales Bertrand dans une grande bâtisse très ancienne. Elle avait des fauteuils de velours rouge et un balcon pour les notables.



Collection Jean Batailler

La boutique à l'angle de la rue Bastière qui était devenue une pharmacie

C'était le cinéma « Palace » mais on disait plus couramment chez « le Louis ». Le marchand de bicyclettes qui avait son atelier au début de la rue en était l'opérateur attiré. Je n'avais pas l'occasion d'y aller le samedi car je n'étais pas au Bugue le week-end. J'en avais les échos le lundi matin, sur le film et sur les incidents de projection qui engendraient immédiatement un énorme brouhaha dans la salle.

Le projectionniste faisait de son mieux pour réparer rapidement la bande et reprendre la projection, seul moyen d'arrêter le chahut.

La télévision n'était pas encore entrée dans les foyers, le cinéma restait un moment important de la vie buguoise et rassemblait un public important et enthousiaste. Depuis, les salles de cinéma des chefs-lieux de canton se sont fermées les unes après les autres, ne subsistant qu'à Bergerac, Sarlat et Périgueux. Heureusement, à six kilomètres, le Buisson a ouvert une salle moderne depuis quelques années.



Photo Gérard Marty

Le bâtiment où était « le Palace »

Cette expérience draine un public sur plusieurs cantons et diffuse les films peu après leur sortie. Il s'est créé autour de cette salle une animation qui chaque année reçoit des auteurs de films et des interprètes amorçant de nouvelles rencontres dans un cadre rural.

GérardMARTY

À suivre.

LABÉGORRE ET LES MYSTÈRES DU VISAGE.

La galerie du Domaine Perdu créée à Meyrals par Chrystel et Bruno Lajoinie, expose depuis 1995 les œuvres des peintres les plus marquants des cinquantes dernières années. En 2004, nous avons déjà été impressionnés par l'exposition de peintres de « La Ruche » à Paris.

Cette année la galerie a présenté deux artistes vivants issus de l'École de Paris des années 50 : Pierre Loeb et Serge Labégorre.

Bruno nous dit toute son admiration pour Serge Labégorre.

Du 3 juin au 31 juillet dernier, la galerie du Domaine Perdu à Meyrals présentait les créations récentes du peintre Serge Labégorre. L'occasion pour les amateurs périgourdins de voir en « chair et en os » les œuvres puissamment colorées et architecturées de ce peintre bordelais dont la notoriété a depuis longtemps dépassé les frontières de l'hexagone.

L'accrochage du Domaine Perdu avait ceci de particulier qu'il faisait la part belle à une série de toiles et de dessins peu connus du grand public et dont les sujets touchent à l'intimité même du peintre : des visages et des paysages « amis » au contact desquels celui-ci évolue depuis longtemps, sinon depuis toujours.

Ce sont des portraits de compagnons de route, de parents contemporains ou aîeux, des vues de Libourne (cité chérie de longue date, située à quelques encablures seulement de sa maison-atelier), des paysages de la Côte basque, le second berceau de la famille.

Soucieux de diversifier l'accrochage, Chrystel et Bruno Lajoinie — les propriétaires de la galerie — avaient choisi d'intégrer à l'exposition quelques uns des grands portraits d'ecclésiastiques qui ont fait la réputation du peintre : des papes, des cardinaux et des prêtres montrés la plupart du temps au repos, dans un moment de réflexion ou d'introspection.

On pense, toutes proportions gardées, au portrait du *Pape Innocent X* de Velasquez dont la robe moirée et le rideau de velours rouge appellent la comparaison ou, plus près de nous, à la série obsessionnelle des 45 *Papes* de Bacon. Mais toutes ces sources d'inspiration sont diffuses et évasives, car le cycle des *Hommes d'église* de Labégorre est, avant tout, un prétexte qui permet à l'artiste de régénérer son inventivité picturale. Une inventivité qui est restée intacte malgré l'âge.

À bientôt quatre-vingts ans, celui qui est aujourd'hui considéré par la Critique comme l'une des figures majeures de l'Expressionnisme européen, aborde la peinture avec une violence jusque-là inégalée ; tant et si bien que, sous les coups de butoir du geste et de la couleur, la figure a parfois du mal à ne pas reculer au profit d'une abstraction dont on devine à la fois toute la virulence et toute la voracité.



Serge Labégorre : Le prélat



Serge Labégorre : L'homme assis

Serge Labégorre en quelques lignes.
Serge Labégorre est né en décembre 1932 à Talence. Ancien élève de l'Académie de la Grande Chaumière (Paris, 1951-1956).

En cinquante ans de carrière, Serge Labégorre a réalisé de très nombreuses expositions personnelles : en France bien sûr, mais aussi à l'étranger (Etats-Unis, Angleterre, Allemagne, Espagne, Portugal, Liban, Japon, Egypte). En parallèle, il a participé à la plupart des grands salons nationaux d'art contemporain (FIAC, Art Paris, Réalités Nouvelles, MAC 2000) et a présenté son travail dans le cadre d'expositions collectives de prestige où son nom fut associé à celui des artistes européens les plus influents, d'Antonio Saura à Gérard Garouste.



Serge Labégorre : L'évêque

Présentes dans de multiples collections privées à travers le monde, les œuvres de Serge Labégorre figurent également dans de nombreux musées : Toulouse, Pau, Bordeaux, Libourne, Mérignac (Fondation Charles Cante), Versailles, Paris, Bruxelles, Genève, Londres, Chichester, Old Bosham, Schwandorf, Porto, Tokyo, San Francisco...

Bruno LAJOINIE



Serge Labégorre à l'exposition

PAYS ET COHÉRENCE TERRITORIALE.

Directeur de recherche émérite au CNRS, Jean Chaussade, à peine installé au Buisson, était parti de Cadouin avec un ami sur le chemin de Compostelle. Il a parlé de cette expérience exigeante dans un livre : « *Itinérances* » paru en 2003. Son récent ouvrage « *Chemins de traverse* » sorti en 2011, raconte son parcours de géographe au contact des réalités humaines.

Il a bien voulu, pour le « *Chalelh* », poser son regard de géographe sur le rattachement du canton de Cadouin au Pays de Bergerac.

Fallait-il intégrer les pays du Buissonnais et du Lindois dans le Bergeracois ?

C'est en 1995, par la Loi d'orientation pour l'aménagement et le développement du territoire (LOADT), dite *Loi Pasqua*, complétée ultérieurement par la loi Voynet, qu'ont été créés les « pays ».

Dans l'esprit des législateurs, il s'agissait de mettre en place, à côté des cantons et des Régions, des circonscriptions de taille intermédiaire présentant à l'échelle d'un bassin de vie ou d'emploi une certaine cohésion géographique, économique, culturelle ou sociale ; autrement dit, de regrouper des territoires jusqu'ici dispersés, censés exprimer « la communauté d'intérêts économiques, culturels et sociaux de ses membres. »

C'est ainsi que le 30 septembre 1998 a été créée l'association du Pays du Grand Bergeracois. Définitivement installée le 10 novembre 2001 et reconnue comme telle le 30 septembre 2003 par le Préfet de Région, elle compte environ 105 000 habitants et réunit 154 communes et 13 communautés de communes. La question est de savoir si un tel ensemble correspond à la définition de « pays » tel que l'ont pensée et voulue les législateurs ? Et, pour ce qui nous concerne, de savoir si les entités territoriales regroupant les communautés de communes de Lalinde et du Buisson appartiennent bien à ce « pays » du Bergeracois ?

Disons-le tout net, sur un plan strictement géographique la réponse est négative.

Les communes qui s'égrènent de Lalinde à Urval, en passant par Pontours, Badefols, Alles, Calès et Le Buisson, se rattachent sans discussion possible aux paysages de Siorac, Saint-Cyprien et Le Bugue, c'est-à-dire au Périgord Noir. Certes à la limite de celui-ci mais entièrement compris à l'intérieur de celui-ci.

En effet, entre le Bergeracois et le Périgord Noir, il existe plus que des nuances qui s'expriment dans le relief, le climat, les types d'activités, l'habitat, l'architecture des maisons, bref dans tout ce qui caractérise la géographie d'un pays.



Photo Jean Chaussade

Le vignoble de Monbazillac

Prenons le Bergeracois. Il forme un paysage humanisé et ouvert de part et d'autre de la vallée de la Dordogne laquelle, après Lalinde, s'élargit quelque peu et adopte une direction est-ouest quasiment rectiligne ; le relief, mollement ondulé et empâté sous une couverture

de sols argilo-sableux, est tout entier voué à la culture du vignoble (Pécharmant, Rosette, Monbazillac) et secondairement à la fruiticulture.



Photo Jean Chaussade

Vue du vignoble bergeracois

Principale ville du Périgord méridional, Bergerac se positionne comme un relais incontournable entre le Massif Central et le Bordelais.

Tout autre est le Périgord Noir, pays de collines pentues encapuchonnées de forêts où pointent ici et là villages et fermes isolées, parfois de vieux manoirs à tourelle d'angle. Un pays longtemps fermé, également moins peuplé, qui ne s'ouvre sur l'extérieur que par les couloirs sinueux et souvent encaissés des vallées de la Vézère et de la Dordogne. C'est pourtant de ces paysages enforestés, égayés de villages pittoresques, que le Périgord Noir tire aujourd'hui son attrait touristique, à l'image de la ville de Sarlat si prisée l'été par les vacanciers.



Photo Jean Chaussade

Coteaux du Buissonnais

La rupture entre les deux entités territoriales et paysagères est nette.

Elle se fait à la sortie de Lalinde, quand on se dirige vers Port de Couze et au-delà vers Mouleydier et Creysse. Le relief accidenté et les sinuosités des rivières Dordogne et Vézère dues aux plissements et failles secondaires qui caractérisent la structure géologique du Périgord Noir s'estompent pour laisser place à une vallée plus large aux terrasses plus adoucies, aux sols plus généreux, à un climat moins continental

À Lalinde, on quitte un pays considéré autrefois comme difficile à vivre et pourvoyeur traditionnel de main-d'œuvre pour les villes et les régions extérieures. Exceptés en effet les riches sols alluviaux de la vallée de la Dordogne propices aux formes d'agriculture intensive et industrielle, les activités des hauteurs restent liées à l'exploitation de la forêt, à la culture de la noix, voire de la châtaigne, à une agriculture de subsistance qui ne s'est maintenue jusqu'à nos jours que grâce aux emplois liés au chemin de fer, ici et là à l'exploitation de quelques minerais, et aujourd'hui aux activités tertiaires associées au tourisme.

Demeure une question : comment se fait-il que les élus des deux Communautés de Communes de Lalinde et de Cadouin aient cru bon de se rattacher à cette entité du Grand Bergeracois si différente de la leur ? On peut penser que c'est la logique économique et commerciale qui a prévalu sur toute autre considération géographique et naturaliste. Après tout, ces pays du Buissonnais et du Lindois sont situés aux confins à la fois du Sarladais et du Bergeracois.

À choisir entre les deux, nos élus ont opté pour ce qui leur offrait le plus de perspectives intéressantes en termes de développement économique, social et culturel. Bergerac l'a emporté sur Sarlat !

Et comment le leur reprocher : on descend plus facilement un cours d'eau qu'on ne le remonte. Mais cela dit, il faut bien en mesurer les conséquences. Tel qu'il a été créé et mis en place, le Pays du Grand Bergeracois est un territoire *voulu* mais qui n'existe qu'administrativement dans la mesure où il ne s'inscrit dans aucun cadre géographique naturel ; il manque singulièrement de consistance. C'est donc un territoire *en devenir* qui, pour perdurer, devra apporter la preuve de son utilité et de son efficacité. C'est là son principal défi !



Photo Jacques Saraben

*Le pittoresque village de Limeuil
au confluent de la Dordogne et de la
Vézère*

Jean CHAUSSADE



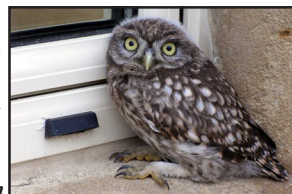
Le cingle de Limeuil

Photo Jacques Saraben

UNE CHOUETTE À L'ÉCOLE

Surprise par l'activité soudaine et matinale du dimanche 10 juin, jour du vide-grenier dans la cour de l'école de Alles, cette jeune chevêche surveillait la scène du coin d'une fenêtre de la salle des mariages. Quand la foule est arrivée, elle s'est envolée !

Photo Ronald Knoth



**DEL TEMPS QUE LO
BESTIUM PARLAVAN.****UN ÒME GINHÓS.**

Aquel òme èra fièr coma un cric. Tota sa vigor passava per las espanlas qu'aviá larjas e espessas coma de las tortas de pan. Cal dire que joine, fasiá lo bataire. Plaçava tot sol sa baturza per l'alinhhar amb la machina de vapor. Passava sos la baturza, la joslevava amb l'esquina e sos vaillets li disían quand las doas polèias èran sus la mesma linha. Avían pus qu'a botar la granda correja e tirar sus l'estuflet per estamenar la bateson.

Quand lo Mòme que fasiá los gabarròts sus la plaça del pòrt de Limuèlh, venguèt a morir quò es del que assemblèt los batèus ponchuts dels pescaires de Dordogne. Lo vielh Mòme èra tanben lo darnièr gabarrièr de Limuèlh. Sas doas gabarras èran enquera estacadas al pont de Vesera mas, avant de morir, lo Mòme aviá dich a degun sos secrets per ressegar las plancas d'un gabarròt.

Nòstre òme esbolhèt lo darnièr gabarròt que lo Mòme aviá fach e emportèt los bocins chas el per los estudiar e los tornar far. Felixon, lo faure de Limuèlh, li martelèt dels claus fins e carrats per pas esclafar lo bòsc. L'òme mesurava, ressegava, clavava las plancas suls cambons. Un còp de pintura negra e ensajava lo batèu sus la Granda Aiga.

E totjorn mancava qualqua ren per que son gabarròt trenquèsse l'aiga coma un del Mòme ! Ne'n fasquèt dotze ental que burlèt de despiech. Al tretzen trobèt lo secret del Mòme : lo fons del batèu n'èra pas drech, se'n mancava de tretze milimetres al bel mitan ! Quò es ental que fasquèt los batèus dels pescaires de Sent Cíbran a Tremolat pendent cinquanta ans.

**AU TEMPS OÙ LES BÊTES
PARLAIENT.****UN HOMME INGÉNIEUX.**

Cet homme était fort comme un cric. Toute sa vigueur passait pas ses épaules qu'il avait larges et épaisses comme des tourtes de pain. Il faut dire que jeune, il faisait les battages. Il plaçait seul sa batteuse pour l'aligner avec la locomobile. Il passait sous la batteuse, la soulevait sur son dos et ses aides lui disaient quand les deux poulies étaient sur la même ligne. Ils n'avaient plus qu'à placer la grande courroie et tirer sur le sifflet pour commencer le battage.

Quand Mome qui faisait les barques sur la place du Port à Limeuil mourut, c'est lui qui assembla les bateaux pointus des pêcheurs de la Dordogne. Mome était aussi le dernier gabarier de Limeuil. Ses deux gabares étaient encore attachées au pont de Vézère, mais, avant de mourir, Mome n'avait dit à personne ses secrets pour scier les planches d'une barque.

Notre homme démolit le dernier bateau réalisé par Mome et emporta chez lui les morceaux pour les étudier et les refaire. Félix, le forgeron de Limeuil, lui martela des clous fins et carrés pour ne pas fendre le bois. L'homme mesurait, sciait, clouait les planches sur les pièces de côté. Un coup de peinture noire et il essayait le bateau sur la Dordogne.

Et toujours, il manquait quelque chose pour que sa barque traverse l'eau aussi bien qu'une de Mome. Il en fit ainsi douze qu'il brûla de dépit. À la treizième, il trouva le secret de Mome : le fond n'était pas plat, il s'en manquait de treize millimètres au beau milieu et c'est ainsi qu'il fabriqua pendant cinquante ans les barques de pêcheurs de Saint-Cyprien à Trémolat

Mas l'estiu fasiá totjorn las batesons amb sa baturza e sa machina de vapor que los buòus tiravan pels camins polsierós de la plana e dins los costalons peirós dels tèrmes. E minjava tres o quatre còps per jorn quand las bòrias avián que qualquas baucièras de batre. Cada merenda, nonmàs dels polets rostits e l'òme n'aviá son confle de la volalha. D'un mai qu'aviá remarcat que lo monde minjavan las cuèissas en prumier. Las alas e las carcassas èran per los darniers ataulats. Quò èra totjorn el, lo paubre bolgre, que veniá lo pus tard, après aver plaçat la baturza.

Un jorn se diguèt qu'aquel que poiriá inventar un semen de polets amb cinc o sièis parelhs de cuèissas auriá sa fortuna facha e se metèt de calcular...

A si fòrt de nurir sas polas nonmàs amb dels milapautas aguèt una clocada de policons amb sièis parelhs de pautas cadun. La cloca semblava un pauc suspresa de sa petita familha pautuda, mas fasquèt son trabalh de cloca pacienta e devoada e los policons creissèron viste.

Tanlèu un pauc grandets, los poletons fuguèron belcòp afangalits. Minjavan tot lor grun, mai aquel de la cloca e de las galinas pondairas. Lo gal podiá pus èstre mèstre de sa bassa-cort. Amb totas aquelas pautas, los poletons aguèron lèu fach de gratar tot l'airal onte l'èrba creissèt pus. La volalha venguèt magra coma un cent de claus. Lo gal demorèt sus son ajocador e la polas pondèron pus.

Aquela gent pautuda qu'aviá totjorn talant piulava nuèit e jorn a vos eissordar. Nòstre òme ne'n podiá pus de lor portar del grun e d'auvir lo bruch d'infèrn de lor caquetar. Amb lors arpions grimpavan pertot e ren podiá los arrestar.

L'été, il faisait toujours les battages avec sa batteuse et sa locomobile que les bœufs tiraient sur les chemins poussiéreux de la plaine ou dans les raidillons pierreux des coteaux. Et il mangeait trois ou quatre fois par jour quand les fermes n'avaient que de petits gerbiers à dépiquer. Rien que des poulets rotis à chaque repas ; l'homme en avait assez de la volaille. Il avait remarqué en plus que les gens mangeaient d'abord les cuisses. Les ailes et les carcasses étaient pour les derniers attablés. C'était lui, pauvre bougre, qui arrivait le plus tard après avoir placé sa batteuse.

Il se dit un jour que celui qui pourrait inventer une espèce de poulets à cinq ou six paires de cuisses aurait fortune faite et il se mit à réfléchir...

À force de nourrir ses poules de mille-pattes, il obtint une couvée de poussins à six paires de pattes. La mère poule parut un peu surprise de sa petite famille mais elle fit son travail de mère patiente et dévouée et les poussins grandirent vite.

Sitôt un peu grands, ces poulets furent très affamés. Ils mangeaient leur grain, celui de la mère et des poules pondeuses. Le coq n'était plus maître de sa basse-cour. Avec toutes ces pattes, les poulets eurent tôt fait de gratter tout l'enclos où l'herbe ne poussa plus. La volaille devint maigre comme un cent de clous. Le coq resta sur son perchoir et les poules ne pondirent plus.

Cette gent aux nombreuses pattes qui avait toujours faim, piaillait nuit et jour à vous rendre sourd. Notre homme n'en pouvait plus de leur porter du grain et d'entendre le bruit d'enfer de leur caquetage. Avec leurs griffes, ils grimpaient partout et rien ne pouvait les arrêter.

Quand comencèron de minjar la quita cloca, l'òme se diguèt que caliá far qualqua ren. Mas pas possible de los atrapar, corrián tròp viste !

Fuguèt obligat de los tuar tots a còps de fusilh perque sa polalha tornèsse viure coma pel passat !

– « Totas las invencions son pas bonas de far » se diguèt l'òme en pausant lo fusilh.

De sègre.

Quand ils mangèrent même la mère poule, l'homme se dit qu'il fallait faire quelque chose. Mais pas possible de les attraper, ils couraient trop vite.

Il fut obligé de les tuer à coups de fusil pour que sa volaille se remette à vivre comme par le passé.

– « Toutes les inventions ne sont pas bonnes à réaliser » se dit l'homme en posant le fusil.

À suivre.

Gérard MARTY



Illustracion Jacme Saraben

Illustration Jacques Saraben

Batesons Battages

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES À PÉRIGUEUX EN 1870
(SUITE).

PRÉFECTURE DE LA DORDOGNE.

25 à 30 ans

APPEL

des militaires non mariés ou veufs sans
enfant, de 25 à 35 ans.

AVIS

25 à 30 ans

Conformément à l'article 2 de la loi du 10 août 1870, tous les anciens militaires non mariés ou veufs sans enfant, ayant à la date de la promulgation de cette loi vingt-cinq ans accomplis et moins de trente-cinq ans, sont appelés sous les drapeaux.

Ils se rendront à Périgueux, munis de leurs pièces de libération, dans les trois jours qui suivront la publication à la commune du présent avis.

A leur arrivée à Périgueux, ils se présenteront immédiatement devant le capitaine commandant le dépôt de recrutement.

Ne sont pas considérés comme anciens militaires les hommes qui ont fait partie des deuxièmes portions des contingents non appelés définitivement à l'activité.

Périgueux, le 14 août 1870.

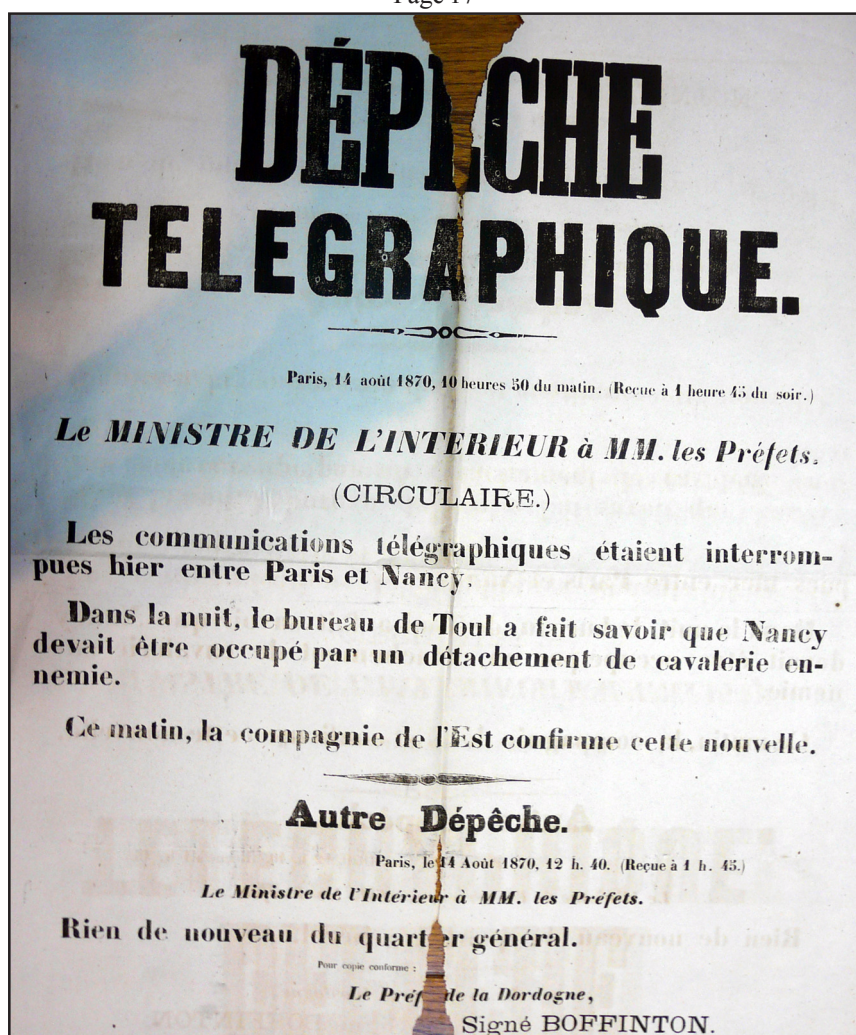
Le Préfet de la Dordogne,
BOFFINTON.

L'appel sous les drapeaux des anciens militaires de la Dordogne

À la même date du 14 août, la préfecture de la Dordogne lance un appel pour le recrutement des anciens militaires célibataires ou veufs sans enfants de 25 à 35 ans. Ils ont 3 jours pour se présenter devant le capitaine commandant le dépôt de recrutement.

Le préfet, Jean-Baptiste Boffinton, né à Bordeaux en 1817, bonapartiste convaincu, sera écarté en septembre 1870 par le nouveau gouvernement.

En 1873, il sera élu député conservateur de la Charente-Maritime puis sénateur de 1876 à 1885 mais son mandat ne lui sera pas renouvelé.



Dépêche du 14 août 1870

Les communications ont été interrompues le 13. C'est donc vraisemblablement dans la nuit du 13 au 14 que Toul a fait connaître au ministère de l'Intérieur que la ville de Nancy était occupée.

Rappelons que les deux villes sont distantes de moins de 30 kilomètres et qu'elles se trouvent à une cinquantaine de kilomètres au sud de Metz. La manœuvre d'encerclement des armées françaises est évidente.

Le détachement de cavalerie ennemie devait être assez important pour investir une ville comme Nancy.

La dépêche reçue au ministère le 14 à 10 h 50 est répercutée dans les préfectures à 13 h 45. Il faut la transcrire, la faire valider par le préfet, la porter à l'Imprimerie Dupont, rue Taillefer puis la diffuser dans la ville. Les habitants pouvaient être informés au mieux le 14 en fin de soirée et plus vraisemblablement le 15 au matin.

Dépêche télégraphique

Paris le 15 août 1870 à 6 h. 9' du soir
(reçu à 4 heures)

15 août
100. 9. Legin

Le Ministre de l'Intérieur à M. M. les députés,
~~Paris~~, 15 août, mardi,

Les corps des généraux de Ladmirault
et Decaen ont été engagés dans le combat
d'hier. Le Maréchal Bazaine s'est
porté de sa personne sur les lieux de la
lutte. L'ennemi a été repoussé après un
combat de quatre heures. L'enthousiasme des
corps a été admirable

(Correspondance du Quartier général.)

Pour copie conforme:
Le Ministre de l'Intérieur.
Pour copie conforme Henri Chevreau
Le Directeur
Ruffin

Dépêche du 15 août

Mais dès le 14 août, les Prussiens ont attaqué près de Metz, Bazaine s'est rendu en personne à la bataille que l'on dit de Borny-Colombey. Comme l'indique la dépêche, les troupes françaises ont bien résisté notamment le 4^e corps d'armée commandé par le général Ladmirault. Cet épisode a redonné du moral aux Français mais il a gravement retardé le passage de la Moselle et permis un regroupement des Prussiens sur Gravelotte.

Ladmirault, né en 1808, faisait partie de ces officiers issus de Saint-Cyr qui ont servi successivement en Algérie et en Italie où les batailles ont été sanglantes comme à Solferino (1859) où il fut blessé.

Quant au général Decaen né en 1811 et cité dans la dépêche, il avait obtenu ses étoiles à Sébastopol.

Il fut gravement blessé le 14 août à Borny et mourut de ses blessures trois jours plus tard.

Paris, 16 août 1870.
 reçue à 2 h 40 soir

Le Ministre de l'Intérieur aux Préfets.

Le Sous-Préfet de Verdun au Ministre de l'Intérieur.

Verdun, 16 août 1870, 6 h 10.

Sans de nouvelles de Metz; on ne sait rien; on a entendu hier, toute la journée, gronder le Canon entre Metz et Verdun. Des voyageurs arrivés de cette direction disent qu'une grande bataille était engagée depuis la pointe du jour, et que les Prussiens auraient perdu plus de quarante mille hommes. Dans le combat de la nuit. — On s'est battu toute la matinée d'hier à l'extrémité de mon arrondissement, 28 kilomètres environ de Verdun; sur ce point, l'ennemi aurait été vu opérant sa retraite vers le sud.

Pour copie conforme;
 Le Ministre de l'Intérieur
 Henri Chevreau.

Ces renseignements, transmis par l'autorité civile, qui n'a pu les contrôler, sont donnés sous toutes réserves.

Pour copie conforme;
 Le Préfet de la Gironde,
 M. M. M.

Dépêche du sous-préfet de Verdun le 16 août

Les Prussiens, occupant le sud de Metz, ont coupé les liaisons télégraphiques vers Paris. C'est de Verdun plus à l'est que le sous-préfet télégraphie au ministère de l'Intérieur. C'était la destination de Napoléon III et de son fils en quittant Metz deux jours plus tôt.

Conscient du danger, le sous-préfet ne manque pas de signaler que l'on se bat à moins de 28 km à l'est de Verdun.

Le ministère précise bien que ces informations, émanant de l'autorité civile, sont données sous toutes réserves.

Dépêche télégraphique
Paris le 17 août 1870 10h 15m.
Le Ministre de l'Intérieur aux Préfets
Circulaire.
Le Ministre de la Guerre a reçu des nouvelles de l'armée qui continue à opérer son mouvement combiné après le brillant combat de dimanche soir. Dans la journée d'hier, deux divisions ennemies ont cherché à l'inquiéter dans sa marche, elles ont été repoussées, l'Empereur est arrivé ce soir au camp de Châlons où s'organisent de grandes forces
pour copie conforme,
Le Ministre de l'Intérieur
Henri Chevreau
pour copie conforme;
Le Préfet de la Dordogne,
D. M. M. M.

Dépêche du ministère de l'Intérieur le 17 août

Dans sa circulaire du 17 août, le ministère de l'Intérieur tente de rassurer la population suite aux nouvelles alarmantes de la veille.

Le grand rassemblement au camp de Châlons-sur-Marne, sous la conduite de

Mac-Mahon s'organise, l'Empereur est également présent.

Mais l'armée de Bazaine qui, on l'a vu, disposait de troupes fraîches, reste bloquée à Metz : le regroupement prévu des forces françaises est compromis.

DÉPÊCHE TELEGRAPHIQUE.

Paris, le 18 août 1870, 4 heure du matin.

Le MINISTRE DE L'INTERIEUR à MM. les Préfets.

Dépêche du maréchal Bazaine.

17 août, à 4 heures du soir.

Hier, pendant toute la journée, j'ai livré bataille à l'armée prussienne, entre Doncourt et Vionville. L'ennemi a été repoussé, et nous avons passé la nuit sur les positions conquises.

J'arrête quelques heures mon mouvement pour remettre mes munitions au grand complet. — Nous avons eu devant nous le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz.

Le ministre de la guerre, comte PALIKAO.

Pour copie conforme :

Le ministre de l'intérieur, HENRI CHEVREAU.

Pour copie conforme :

Le Préfet de la Dordogne,

Signé BOFFINTON.

Périgueux. — Imprimerie DUPONT et C^e, rues Tallefer, Aubergerie et des Farges.

Dépêche du maréchal Bazaine

Le maréchal rend compte de l'activité de son armée, le 16 août quand les communications avec Metz étaient coupées.

Les deux localités citées sont situées à moins de 20 kilomètres à l'ouest de Metz. Les combats y furent très durs.

Vionville (145 habitants) conserve 3 monuments commémoratifs de ces batailles : 2 allemands et un français.

Le cimetière de Doncourt-lès-Conflans (1221 habitants) contient les sépultures de généraux et de soldats français tombés lors du conflit tandis que la

DÉPÊCHE TELEGRAPHIQUE.

Paris, le 18 août 1870, 3 heures du matin.

Le MINISTRE DE L'INTERIEUR à MM. les Préfets.

(CIRCULAIRE.)

Verdun, 17 août 1870, 8 h. 5 m. du soir.

(Quartier-général, 16 août 1870.)

Ce matin, vers 9 heures, les corps d'armée commandés par le prince Frédéric-Charles, ont dirigé une attaque très vive sur la droite de notre position. La division de cavalerie du général Foreton et le 2^e corps d'armée commandé par le général Frossard, ont fait bonne contenance. Les corps échelonnés à droite et à gauche de Bezonville sont venus successivement prendre part à l'action, qui a duré jusqu'à la nuit tombante. L'ennemi avait déployé des forces considérables et a essayé à plusieurs reprises des retours offensifs qui ont été vigoureusement repoussés. A la fin de la journée, un nouveau corps d'armée a cherché à déborder notre gauche; nous avons partout maintenu nos positions et infligé à l'ennemi des pertes considérables. Les nôtres sont sérieuses. Le général Bataille a été blessé au plus fort de l'action. Un régiment de Uhlans a chargé l'état-major du maréchal; vingt hommes de l'escorte ont été mis hors de combat. Le capitaine qui la commandait a été tué. A 8 heures du soir, l'ennemi a été refoulé sur toute la ligne. On estime à 120,000 hommes le chiffre des troupes engagées.

Pour copie conforme :

Le ministre de l'intérieur, HENRI CHEVREAU.

Pour copie conforme

Le Préfet de la Dordogne,

Signé BOFFINTON.

Circulaire du 18 août

tombe d'un général prussien est restée à l'extérieur par la volonté du conseil municipal du moment.

La circulaire ci-dessus émane d'une dépêche du Quartier général du 16 août. En fait, elle se réfère donc aux combats du 16 à Vionville et Doncourt.

Le prince Frédéric-Charles (1828-1885), vainqueur de la guerre austro-prussienne, commandait la 2^e armée et participa au siège de Metz du 3 septembre au 23 octobre.

Le général Steimetz (1796-1877) avait pris part aux guerres napoléoniennes et participé avec succès à la guerre austro-prussienne. En 1870 il commandait une des 3 armées prussiennes.

Les généraux français Henri Jules Bataille (1816-1882) et Frossard ont supporté les durs combats autour de Metz. Frossard a repoussé l'ennemi à Mars-la-Tour et Bataille, blessé, a été fait prisonnier lors de la reddition de Metz.

Gérard MARTY

À suivre.



Photo Michèle Fourteaux

Cindy Fernyhough
Prix du public 2012 pour
Le Marché de Lalinde



Photo Michèle Fourteaux

Jacques Teulet
Prix de l'Association 2012 pour
Fées au château de Commarque

6^e APRÈS-MIDI ARTISTIQUE AUX SALVEYRIES.

Le 21 juillet dernier, une fois de plus le chapiteau était dressé aux Salveyries pour accueillir les artistes et les écrivains. Le temps fort agréable a contribué à donner à la manifestation son ambiance habituelle faite d'amitiés et d'échanges entre les écrivains et les artistes d'une part et un public toujours curieux, d'autre part.

Cindy Fernyhough a obtenu, pour la deuxième année consécutive, le prix du Public pour une représentation très réaliste du marché de Lalinde.

L'association « Mémoire et Traditions en Périgord » pour sa part, attribuait son prix à Jacques Teulet pour une évocation poétique du château de Commarque.

L'association remercie un public fidèle et chaleureux, des exposants toujours prêts à répondre aux questions des visiteurs, les bénévoles qui ont assuré avec enthousiasme les tâches d'intendance et la municipalité de Pezuls qui a prêté son chapiteau dont les dimensions étaient parfaitement adaptées à l'espace disponible.



Sous le chapiteau

Photo Jacques Saraben

ACTUALITÉS



UNE ASSOCIATION EFFICACE.

L'association « Lo pont del Garric » s'est donné pour tâche de réhabiliter le pont métallique du Garric entre Saint-Cyprien et Berbiguières. Créée au printemps sous la présidence de Jean Bonnefon, elle a déjà engagé les démarches indispensables auprès des municipalités et du Conseil général. Son vice-président, Ronald Knoth, à l'origine du projet, n'a pas attendu toutes les autorisations officielles pour démarrer les travaux. La borne kilométrique placée près du pont disparaissait derrière la végétation, la D48 étant presque oubliée. Après fauchage des orties et peinture, la borne a retrouvé son allure pimpante du temps des cimenteries en activité.



SUR VOTRE AGENDA

ALLES-SUR-DORDOGNE

Vendredi 5 octobre 2012 : soirée occitane de la Jeunesse Alloise à la salle des Fêtes à 20 h 30 : vidéos en occitan sous-titrées en français, groupe folklorique « Los Reipitits » de Siorac, châtaignes, merveilles et bourru offerts. Participation : 5 euros.

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association **Mémoire et Traditions en Périgord**
Rédaction : Josette et Gérard MARTY
avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association "Mémoire et Traditions en Périgord" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel :
(13 euros).

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de
Fernand MARTY (13 euros).

"Souvenirs d'ailleurs" de Pierre
GÉRARD (10 euros).

**"Tibal lo Garrèl : e la carn que
patis"** de Louis DELLUC édition
en occitan et français (20 euros).

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la
vie paysanne en occitan (Sous-
titrées en français) (13 euros)

"Vilatges dau Périgord"
reportages en occitan sur Meyrals,
Calès et Limeuil (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"Brava Dordonha"
Reportages en occitan sur Alles et
Paunat (Sous-titrés en français)
(10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd"
Reportages en occitan sur Redon
Espic et Cadouin. (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"Cloquièr dau Perigòrd"
Mise en place de la cloche de
Conne-de-Labarde et histoire de
ramoneur (10 euros).

"Perigòrd Negre" : Peiraguda au
Coux et La Promenade du Nénet
(10 euros).